

various officials employed. This control was to be exercised by a series of committees, the least efficient of all means of controlling a department of trained officials. It so effectually removed Irish business from the purview of the Imperial Parliament that it secured the Imperial Treasury from all possibility of pressure in the event of more money being required.

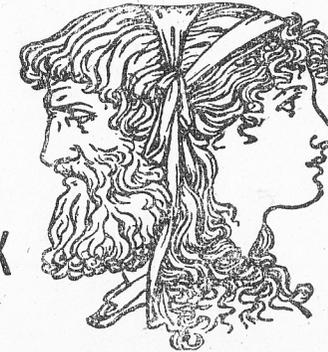
Sections 16 and 17 permitted a slight suspicion to leak out that all might not be well with such a Council, by the proviso that in the exercise of its large powers no preference should be shown to any religious denomination; but the possible objection to such a proviso was appeased by the difficulty under which the validity of payment made under such alleged preference could be brought under the notice of the Judicial Committee, to whom an appeal was given. The Bill was calculated to accentuate rather than to reduce the sectarian friction that is always too ready to operate in Irish matters.

The reports of such a Joint Committee as I suggest would probably be accepted without question by Parliament; a practical Home Rule would be established, while, instead of drifting into fragments, the United Kingdom would remain the solidly cemented heart of the British Empire.

HENRY A. BLAKE.

The Editor of THE NINETEENTH CENTURY AND AFTER cannot undertake to return unaccepted MSS.

THE
NINETEENTH
CENTURY
AND AFTER



XIX

XX

No. CCCXC—MARCH 1911

THE LIBERAL POLICY OF IMPERIAL
DISINTEGRATION

LORD BEACONSFIELD in one of his greatest speeches—delivered at the Crystal Palace in June 1872, less than nine years before his lamented death—dwelt at considerable length on the anti-Imperial and anti-Colonial spirit that had disfigured the policy of the Liberal party ever since the unhappy day when Mr. Cobden with his raging and tearing propaganda captured, for the extreme Radical party, the old Liberals and Peelites on the one side, and the Chartists and Irish Nationalists on the other. A coalition very similar to that of 1846, except for the fact that most of the old Liberals have now joined the Unionist party, has held office in this country for over five years, and has freely used its power—which at first was very great—to further that Imperial disintegration which was one of Mr. Cobden's chief aims. This sinister influence, which is now beginning to produce its natural results, was specially manifested in connection with the Imperial Conference of 1907. It may be useful, therefore, to recall some of Lord Beaconsfield's words, and to consider their bearing on subsequent history and on present circumstances.

another link in the chain of evidence which connects them with the Copts.

BERNHARD AND ELLEN M. WAISHAW.

Seville.

Note.—The first Edict relating to the 'Egyptians' in Spain was issued in 1499; the earliest legislation to control vagrant 'gipsies' in England was enacted in 1531. We believe that England and Spain are the only two countries in which the wandering people are called by this name, and we venture to hazard the conjecture that the term 'gipsy' may have been carried from Spain to England when the daughter of the authors of the earliest Spanish Edict against 'Egyptians' became Queen of England some ten years after that Edict was made.

Sir R. Burton, in his book *The Jew, the Gipsy, and El Isla*, p. 203, quotes from a *Historia de los Gitanos* by J. N. (Barcelona 1832) a statement that 'the *Gitanos* came from the coast of Africa as conquerors at the beginning of the 8th century.'

CHARLES BAUDELAIRE

ET L'ESTHÉTIQUE DE LA DÉCADENCE

Il y a, dans l'éclatante renommée de Charles Baudelaire, quelque chose de paradoxal et de tragique; et cela n'aurait pas été pour lui déplaire. Il n'était pas simple. Et même, son art est la suprême réussite de l'opiniâtre effort qu'il fit pour n'être point naturel, mais artificiel, aussi artificiel qu'il le put.

Il y parvint à l'être. Il y parvint de telle sorte qu'il déplut à ses contemporains et ne tira rien d'eux que haine, mépris ou moquerie. Les gens qu'il avait à rencontrer, ne fût-ce que pour placer de la copie dans les journaux, des pièces dans les théâtres, des livres chez les éditeurs, tous ces gens-là se méfiaient d'un être si bizarre et qui leur semblait tout chargé de mystification dangereuse. Il en souffrit, à cause de la pauvreté qui résulte d'un tel isolement. Les gens aboyaient après lui, un peu comme font les chiens contre un mannequin saugrenu, lequel les effraie pour avoir l'apparence d'un homme et les déconcerte pour n'en être pas un. On le détesta.

Depuis qu'il est mort, la gloire est arrivée, une gloire économe, qui vint tard comme afin de n'avoir pas d'argent à donner,—et une gloire équivoque, une gloire toute mêlée encore de scandale. Charles Baudelaire est le type de ces porte-lyre que Paul Verlaine a baptisés du nom de 'poètes maudits.'

Ecartons les fumées étranges qui font, autour de cette grande mémoire, une atmosphère irrespirable; dégageons-la des légendes qui l'obscurcissent, la rendent absurde, incompréhensible et, principalement, inhumaine; tâchons de la restituer avec exactitude, profondément humaine, avec sa qualité philosophique, mais humainement philosophique.

Charles Baudelaire naquit le 9 avril 1821.

Parmi les notes qu'il a laissées, on a trouvé ces lignes: 'Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions.' Et puis, ceci: 'Enfance.'

Vieux mobilier Louis XVI, antiques. Consulat, pastels, société XVIII^e siècle.'

Eh ! bien, non. Cela donnerait l'idée d'un luxe et d'une opulence magnifiques—magnifiques et que frappa la destinée. De ces détails émerge le poème : et l'on voit, parmi les splendeurs de la richesse et de l'ancienneté continuée, les maniaques, les déçus qui se consomment et aboutissent à ce résumé de leur prodigieuse et pathétique lignée, le petit Charles Baudelaire.

Son ascendance paternelle est de paysans qui ne vivaient pas mal, dans la campagne champenoise. Et sa mère était la fille d'un 'ancien officier militaire demeurant à Paris,' comme il est dit dans l'acte de naissance de Caroline Archimbaud-Dufays.

Il semble que François Baudelaire, le père de Charles, fut un homme charmant et plein de séduction. Il était né en 1759 ; et ce fils de campagnards fit l'effort d'acquérir des lettres, au point d'être choisi comme précepteur par le duc de Choiseul-Praslin. Il prit dans cette maison les plus fines manières ; en outre, il connut les philosophes et l'on dit que c'est lui qui procura du poison à Condorcet, lequel voulait mourir autrement que sur l'échafaud. D'ailleurs, on le comparait à La Fontaine, pour la bonhomie et la naïveté.

Je ne crois pas qu'il y ait plus de tragédie que cela, dans l'ascendance de Charles Baudelaire. Il est né de très honorables personnes. Mais il eût sans doute mieux aimé une dynastie plus pittoresque. Il déguisait et il costumait sa famille.

Il y a un portrait de ce petit garçon, en tunique de collégien, tunique militaire, à boutons d'or et haut col noir. La figure est celle d'un drôle d'enfant. Coiffée—les cheveux noirs—coiffée un peu à la Charles X, le poil amené en avant sur les tempes et jeté en côté de manière à laisser nu le front large et très haut. Les yeux sont noirs, vifs et insistants. Le visage est d'un joli ovale ; et, avec une toute petite bouche, il n'a pas l'air du tout commode : il ne boude pas, il serait plutôt dur et, facilement, mauvais.

Plus tard, il se souvenait d'avoir été promené par son père dans les jardins du Luxembourg ; ils allaient voir les belles statues des princesses. Mais François Baudelaire, qui avait 62 ans lorsque naquit son fils, mourut quand ce fils n'avait encore que six ans. Peu de temps après, Mme Baudelaire se remaria : elle épousa le lieutenant-colonel Aupick, bientôt général, un très bel et brave homme, à la physionomie douce, aimable, fière et qu'un daguerréotype nous présente encadrée de cheveux blancs qui ondulent, de favoris courts, d'une barbiche blanche, dite impériale ; et la moustache est militaire. Ce n'est pas sous de telles espèces qu'on se représenterait tout de go le beau-père des *Fleurs du mal* !

De sa prime enfance, Baudelaire dit qu'elle fut rêveuse : 'Tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.' Et,

toute sa vie, il resta d'esprit catholique : il l'est, jusque dans les poèmes diaboliques des *Fleurs du Mal*. Puis : 'Sentiment de solitude, dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades surtout—sentiment de destinée éternellement solitaire.'—Cependant, note-t-il encore : 'goût très vif de la vie et du plaisir.'

Goût très vif de la vie et du plaisir...avec la manie de rêver... Notons cela. Il y a là tout ce qu'il faut pour faire un pessimiste. Les petits garçons mélancoliques ne seront pas des pessimistes, plus tard ; ils se résigneront : ils n'ont jamais compté sur nulle aubaine. Mais celui-ci, qui a tant d'ardeur à vivre et tant d'aptitude à se forger des chimères, celui-ci est marqué pour les révoltes et les désespoirs.

Déjà, au collège de Lyon, sur ses dix ans, il a des batailles avec ses camarades et voire avec ses professeurs. Plus tard, quand il aura livré maintes batailles, oui des batailles d'homme, et quand il aura vérifié l'inanité de cette lutte, il connaîtra les pires détresses de l'âme. Provisoirement, il échange des coups avec des gaillards de toutes sortes. En 1836, le colonel Aupick fut appelé à l'état-major de Paris, Charles Baudelaire mis au Lycée Louis le Grand—et il s'en fit chasser, pour quelque bataille, sans doute.

A cette époque, il préludait à son orgueil ; il hésitait de tout son cœur entre deux ambitions : il avait envie d'être comédien—ou bien pape, mais, ajoute-t-il, 'mais pape militaire' !

Pape, il ne le sera pas—ou pape du diable *in partibus* ; mais non ! Et comédien, à proprement parler, il ne le sera pas ; mais, autrement, oui : et de quelle façon subtile et perpétuelle, nous allons le voir.

Je n'aurais plus grand'chose à noter de l'enfance de Charles Baudelaire, si je ne croyais qu'eussent été fort importants pour sa destinée, et très malheureusement, deux événements tout proches de dates, la mort de son père et le remariage de sa mère. Il avait six ans et il avait à peine sept ans, car Mme Baudelaire se dépêcha de devenir Mme Aupick. Le colonel, fort honnête homme, fut parfait pour son beau-fils. Mais le beau-fils détestait le beau-père. Pourquoi ? C'est le secret divers et nombreux des cœurs. Je ne sais si le petit Charles, qui semble avoir aimé beaucoup son père charmant, n'eut pas le sentiment de le voir trop vite remplacé par un intrus : et j'en ferais un jeune Hamlet, si je n'y prenais garde. N'allons pas trop avant...Tout de même, sa mère qu'il aimait de vive tendresse l'avait déçu, déconcerté : et l'on n'ignore pas ce qu'est un étonnement de ce genre, pour un garçon des plus sensibles et en qui l'émoi se prolongeait terriblement. Je me figure qu'ensuite il épilogua là-dessus avec lui-même et, adolescent, fut gêné, fut offensé de voir sa mère qui avait cédé à une tentation d'amour. Plus tard encore, après la mort

du général Aupick, il se rapprocha d'elle et fut pour elle affectueux avec délicatesse. Mais l'impression première avait été profonde et rude. Et n'est-elle pour rien dans ce mépris que Baudelaire eut pour les femmes : il les considérait comme 'des formes séduisantes du diable' et ne comprenait pas qu'on leur permit d'entrer dans les églises...

Le général Aupick avait organisé à merveille l'avenir de Charles Baudelaire—à merveille, mais sans le consulter. Il voulait que ce jeune homme profitât de l'amicale bienveillance du duc d'Orléans et il le destinait à la diplomatie. Diplomate, Charles Baudelaire?...Le général Aupick était un homme excellent et un loyal militaire, mais non un psychologue : un petit garçon qui a rêvé d'être pape ou comédien, ce fol sera littérateur, mon général ; il n'est bon qu'à être littérateur—il l'est déjà !...

Il y eut des querelles, entre le général et le poète. Charles annonça le projet d'écrire ; le ménage Aupick en fut effaré. 'Quelle stupéfaction pour nous,' écrivait Mme Aupick, 'quand Charles s'est refusé à tout ce qu'on voulait faire pour lui, a voulu voler de ses propres ailes et être auteur ! Quel désenchantement, dans notre vie d'intérieur, si heureuse jusque là ! Quel chagrin !'...

La pauvre dame !...Et cela est consigné dans le premier poème des *Fleurs du Mal* :

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié . . .

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un ange,
L'enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent ; cause avec le nuage
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois ! . . .

Charles Baudelaire avait quitté le collège à 17 ans, en 1838. Depuis lors et pendant trois ans, il vécut à Paris, fort librement, se liant avec les littérateurs d'alors, avec Balzac, avec Gérard de Nerval, avec Hyacinthe de Latouche. On remarquait son élégance, sa froideur composée ; il écrivait ses premiers vers, du moins les premiers vers de lui qu'on ait et, en même temps, il combinait son personnage.

En somme, il se conduisait mal, faisait de dangereuses connaissances et des dettes. Un jour, au commencement de l'année 1841, pendant un grand dîner que donnait sa mère, il eut une

altercation violente avec le général : et, si le général le gifla, il sauta bientôt à la gorge du général et pensa l'étrangler. Un conseil de famille, hâtivement réuni, décida que cet être impossible serait embarqué pour l'Inde, à bord d'un vaisseau marchand.

Et Charles obéit. Je crois que l'orient le tentait.

Le pilotin fut absent dix mois. S'il resta quelques semaines dans l'Inde, c'est bien tout. Mais il vit les îles tropicales, et Ceylan ; il vit les bords du Gange et Calcutta ; il vit les beaux couchers du soleil sur la mer ; il sentit la rude chaleur qui accable les sens et qui réalise une splendide et morne philosophie de néant ; il admira les étranges pays où la disposition des couleurs est changée, où la vivacité des tons égaye jusqu'aux ombres ; et il connut l'odeur nostalgique de ces lointains lumineux.

On calcule qu'ayant été dix mois hors de France, le voyageur ne put rester que peu de semaines là-bas. Mais la plus grande partie de la traversée et les escales dans les ports singuliers furent orientales et ensorcelantes. Et puis, une telle âme n'a pas besoin d'un long temps pour s'emplir d'une extraordinaire poésie. Et puis encore :

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'orient,
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou, dans une maison déserte, quelque armoire
Pleine de l'âtre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains.

Comme ce vase d'une matière, on dirait, poreuse ou comme cette armoire fidèle et bien close, l'âme de Charles Baudelaire, qui avait reçu l'odeur de l'orient, la conserva. Elle est dans toute son œuvre. On l'y trouve, et sans doute mêlée à des parfums d'occident ; mais on l'y trouve, obstinément, toujours la même et entêtante. Elle se lève de tous les feuillets de ses écrits, analogue à ces miasmes qui montent des marais et desquels on ne se délivre pas.

J'attribue à ce court voyage la nostalgie dont s'imprégna la génie de Charles Baudelaire. Non qu'il ait regretté l'Inde—je

crois qu'il s'en échappa dès qu'il le put—mais cette nostalgie est d'un tel caractère universel et absolu qu'elle est, finalement, le regret des pays qu'on n'a point vus, des plaisirs qu'on n'a point possédés et enfin de toute la vie, imaginaire, irréaliste peut-être et impossible, qu'en tout cas on n'a point vécue. Et puis, à ce désir impérieux et décevant, s'ajoute, dans l'œuvre d'un Charles Baudelaire, une idéologie de nirvana, qu'il a prise là-bas, non dans les livres des sages ni dans la leçon des savants, mais qu'il a respirée avec l'air de ces plages où des hommes bronzés flânent, alanguis par les ardeurs du soleil, éblouis par les étincellements de la lumière et ainsi n'ont de tranquillité souhaitable que grâce au dolent stratagème du sommeil, image de la mort. Tant il est vrai que le bouddhisme fut un jour attrapé par un poignant philosophe, oui, mais comme il sortait spontanément du sol asiatique. Et, le subtil Bouddha, je le comparerais à quelque physicien malicieux qui, au moyen d'une cloche recueille les bulles empestées que dégage une eau vieille et croupissante. Le jeune Baudelaire procéda quasiment ainsi, selon l'exemple de Bouddha; son âme fut la cloche et demeura empoisonnée. Dès lors, tous les sentiments qui y entrèrent, se pénétrèrent de cela.

Sans doute avait-il des dispositions naturelles à recevoir si vite et si profondément les miasmes de cette idéologie. Il naît des âmes orientales jusqu'aux derniers confins de l'occident; et il suffira d'une petite occasion pour qu'elles acquièrent la conscience de leur qualité exotique. Au sixième siècle avant notre ère, tandis que Bouddha, au cœur de l'Asie, enseignait l'art du quiétisme, le philosophe Héraclite, aux bords grecs de l'Asie mineure, inventait—comme les Grecs ont tout inventé—la métaphysique du devenir, s'attristait de la fuite éternelle de tout et, sur cette désolante idée, basait une dialectique de chagrin. D'ailleurs, vif esprit hellénique, il échappait au mysticisme final de l'anéantissement. Mais j'ai souvent pensé qu'un voyage dans l'Inde ou aux régions thibétaines l'aurait en peu de jours converti au bouddhisme, dont il avait en lui toutes les prémisses et comme le désir obscur.

Revenons à Charles Baudelaire. De retour à Paris, il était saturé de tout ce qu'il émane, en fait de poésie, de rêve, de couleur et de désespoir grisant, du sol oriental.

Le voici à Paris. C'est alors que véritablement il entre dans la littérature, avec la volonté d'y réaliser une œuvre qui fût son âme, transformée en un bel emblème.

D'abord, il se manifesta comme un dandy, et comme le dandy que je dirai. Puis, nous aurons à formuler la philosophie de ce dandysme: autrement, la substance même de l'œuvre nous échapperait.

Mais, d'abord, Charles Baudelaire commit une folle erreur: il

se mêla de la révolution de '48. Se mêler d'une révolution, ce n'est pas digne d'un dandy!...En 1846 et quelque dix-huit mois avant les journées violentes de février, il écrivait, dans son étude des salons de peinture et de sculpture: 'Avez-vous éprouvé, vous tous que la curiosité du flâneur a souvent fourrés dans une émeute, la même joie que moi à voir un gardien du sommeil public croquer un républicain? Et, comme moi, vous avez dit dans votre cœur: "Crosse, crosse un peu plus fort, crosse encore, municipal de mon cœur; car, en ce croisement suprême, je t'adore et te juge semblable à Jupiter, le grand justicier. L'homme que tu crosses est un ennemi des roses et des parfums, un fanatique des ustensiles; c'est un ennemi de Watteau, un ennemi de Raphaël, un ennemi acharné du luxe, des beaux-arts et des belles-lettres, iconoclaste juré, bourreau de Vénus et d'Apollon! Il ne veut pas travailler, humble et anonyme ouvrier, aux roses et aux parfums publics; il veut être libre, l'ignorant, et il est incapable de fonder un atelier de fleurs et de parfumeries nouvelles. Crosse religieusement les omoplates de l'anarchiste!"'

Voilà un Charles Baudelaire qui ne ménage pas les républicains! Il les traite rudement. Il méprise les foules. Il les sacrifie à Watteau. Il n'est pas révolutionnaire, mais réactionnaire à plaisir.

'48 arriva. Le 24 février, vers le soir, on vit Baudelaire, dans un carrefour, au milieu d'une troupe hasardeuse qui venait de piller la boutique d'un armurier. Il avait aux mains un beau fusil tout neuf et, à la ceinture, une cartouchière de cuir. Il se vanta d'avoir fait le coup de feu. Un autre jour, on le vit dans le quartier du Palais Royal. Il disait à ses amis: 'On vient d'arrêter de Flotte; est-ce parce que ses mains sentaient la poudre, sentez les miennes!...' Il était exalté, brave; et il se serait fait tuer.

Avec plusieurs énergumènes, il fonda des journaux révolutionnaires. Il fut gérant de la *République du peuple*, 'almanach démocratique'...

Quelle aventure!...Elle ne dura pas longtemps; et Baudelaire s'en repentit bientôt, même il s'en excusa. Dans une sorte de journaux sans dates qu'il a intitulé *Mon cœur mis à nu*, on lit: 'Mon ivresse en 1848. De quelle nature était cette ivresse? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire; souvenir des lectures.'

Mais oui, c'est cela, tout simplement cela; et c'est à dire que Baudelaire, à vingt-sept ans, déraisonnable et ayant lu les livres des révoltés, suivant d'ailleurs une jeunesse prompte, se rangea du côté des mécontents et ne songea guère à l'objet de leur mécontentement. Goût de la vengeance, dit-il encore. Les amis qui le rencontrèrent un fusil dans les mains, une cartouchière à la

ceinture, s'étonnèrent; il affirma : ' Ce n'est pas pour la république, par exemple !... ' Alors, quoi donc ? Et il criait : ' Il faut aller fusiller le général Aupick !... ' Telle était sa rancune; et je crois, en outre, qu'avec fureur il badinait. Il a écrit, plus tard : ' 1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne; 1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule. ' Voilà son opinion véritable.

Et voici le dandy.

On connut un jeune Baudelaire qui était l'élégance même et qui, par la justesse de sa tenue, protestait contre les façons débraillées des romantiques. Le costume, invariable été comme hiver, était, au dire des connaisseurs, de qualité anglaise; et l'on cite Brummell à son propos : l'habit noir, très ample, et qu'il laissait flotter, les manches larges, les basques longues et carrées, le gilet de casimir noir, long et bien étoffé, la cravate noire, à larges bouts et nouée sans brutalité; le pantalon de drap fin, pas trop collant et à sous-pieds; souliers ou escarpins noirs l'hiver et blancs l'été. Avec cela, du linge parfait, une propreté d'hermine. L'allure lente, souple, bien rythmée. Aux doigts, une petite canne à pomme d'or. Et puis un air cérémonieux, distant, un peu guindé, narquois, dédaigneux et très poli.

Avec cela encore, une affectation superflue, un vif désir d'étonner son interlocuteur plutôt que de lui plaire, l'évidente volonté de tenir à l'écart les gens qui deviendraient aisément familiers. Tout est calculé pour établir une distance bien respectueuse entre le dandy et le reste du monde. Et, à cette fin, tout lui sert, l'impertinence fréquemment, le paradoxe presque toujours, les sortes variées de l'ironie, l'humour et, bref, les divers moyens de défense que sait trouver un esprit ingénieux pour éconduire les turbulentes amitiés, l'exubérance des causeurs, l'insupportable camaraderie.

Il y a, dans *Mon cœur mis à nu*, ceci : ' Le dandy doit aspirer à être sublime, sans interruption. Il doit vivre et dormir devant un miroir. '

Ah ! le dandysme est une étude et le dandy n'a point la vie commode. Il se refuse d'être jamais spontané; il se prive de l'agrément qu'on accorde aux bons enfants primesautiers; il se cantonne dans une solitude hermétique.

Pourquoi cela ? et à quoi bon ce sacrifice ? et quelle est enfin la raison de cette discipline rigoureuse ?...

Je l'ai dit, que Baudelaire eut, dès l'enfance, une espèce de goût triste et passionné pour l'isolement. Mais ce n'est pas tout; et sa philosophie du dandysme, la voici.

Le point de départ est l'individualisme.

Charles Baudelaire n'a pas eu seulement l'amour de la solitude. Même je ne sais pas s'il l'a aimée : il l'a crue inévitable.

Il n'a jamais considéré comme véritable, profonde et substantielle l'union des âmes plus que celle des corps. Il dirait volontiers, avec le personnage d'une comédie de Musset : ' Quelles solitudes que tous ces corps humains !... ' Et il écrit : ' Le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu universel que tout de monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder !... '

C'est le contraire exactement de la doctrine évangélique. L'évangile nous a commandé de nous aimer les uns les autres; l'individualisme réplique :—Si vous croyez que vous vous aimez les uns les autres, vous êtes les dupes d'une décevante illusion; entre une âme et une autre âme, il n'y a point de passage, ni de pont ni de gué; chacune d'elles est une île aux bords inaccessibles; et chacune est chez elle comme une prisonnière d'elle-même !... Ainsi, la solitude ne nous apparaît pas comme une préférence : elle est une nécessité. Qu'on la déteste ou qu'on l'aime, on ne s'en défait pas. A bout de désespoir peut-être, le dandy s'en félicitera. Quand Charles Baudelaire préparait une dédicace pour les *Fleurs du Mal*, il écrivait : ' Je désire que cette dédicace soit inintelligible. ' Le dandy ne se contente pas de l'indifférence : il se glorifie de la haine et veut qu'on le méprise. C'est à dire que, dans l'île escarpée de son âme, il ne se résigne pas seulement à être abandonné; mais, de son âme, il fait une forteresse contre laquelle la foule heurtera ses béliers et lancera ses projectiles. Il ne désirera pas d'autre acquiescement que le sien : ' être un grand homme et un saint *pour soi-même*, voilà l'unique chose importante. ' Puis, afin de résister à la douleur du sort que la solitude inévitable lui inflige, il ajoutera quelque badinage à son orgueil; il aboutira finalement à cette formule : ' *Le culte de soi-même* dans l'amour, au point de vue de la santé, de l'hygiène, de la toilette, de la noblesse spirituelle et de l'éloquence. '

Un grand homme, un saint, un héros—l'hygiène et la toilette—le mélange de ces mots inégaux indique assez le projet d'accorder une égale importance à des objets que l'on regarde habituellement comme fort inégaux : la toilette et la sainteté. L'ironie est alors évidente; et elle est aussi de la logique poussée à ses conséquences pittoresques. Le dandy, quand il a tant de soin de son costume, atteste qu'il met les choses au point; et il se moque des idées autant que de gens : il se moque, et peut-être avec tristesse. Mais sa tristesse, on ne la verra pas.

On ne verra pas sa tristesse; mais elle existe et elle se cache au plus profond de l'être. Cet individualisme n'est que le signe ou bien il est la cause d'un pessimisme universel.

Voici le pessimisme de Charles Baudelaire. Un jovial chroniqueur, qui fut célèbre et qu'on a bien fait d'oublier, Jules Janin, avait consacré un article à plaisanter les poètes tristes. Baude-

laire lui répondit : ' Vous êtes un homme heureux ! Je vous plains, monsieur, d'être si facilement heureux. Faut-il qu'un homme soit tombé bas pour se croire heureux !... Facile à contenter, alors ? Je vous plains... J'irai jusque là que je vous demanderai si les spectacles de la terre vous suffisent. Quoi ! vous n'avez jamais eu envie de vous en aller, rien que pour changer de spectacle ! J'ai de très sérieuses raisons pour plaindre celui qui n'aime pas la mort.'

Et l'idée de la mort emplit toute l'œuvre de Baudelaire ; elle en imprègne les feuillets, comme une odeur funèbre.

L'ancien révolutionnaire de 1848, l'imprudent porteur d'un fusil d'émeute, d'un fusil qui ne partit guère, cet énergumène d'un jour et qui se repentit de sa fureur comme d'une étourderie, Baudelaire n'a pas la plus petite espérance qu'on voie jamais le sort des hommes devenir un peu meilleur ici-bas. Il ne croit pas à l'efficacité des révolutions... ' Il y a dans tout changement, écrit-il, quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française.'

Mais oui !...

Il se raille des utopistes ' qui veulent, par un décret, rendre tous les Français riches et vertueux d'un seul coup.' Il n'admet seulement pas la possibilité d'un lent progrès. Il écrit : ' La croyance au progrès est une doctrine de paresseux ' ; il ajoute, n'aimant pas la Belgique : ' une doctrine de Belges.' Et il écrit encore : ' Quoi de plus absurde que le progrès, puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage ?...'

Ah ! je sais bien qu'on a l'air triste et qu'on déplaît, quand on n'a pas confiance dans le bel avenir de l'humanité ; mais je sais bien aussi tout ce que font, au nom d'un prétendu progrès—et qui n'est, en général, qu'une périphrase sous laquelle ils masquent leur intérêt personnel ou bien l'énorme vulgarité de leur satisfaction—les dangereux gaillards qui n'en finissent pas de tout saccager autour d'eux. Au profit d'une meilleure existence, qu'ils préconisent après l'avoir inventée, ils enlaidissent la vie contemporaine—qui a du prix, puisqu'elle est précisément celle où nous vivons. Si les physiiciens réussissent une petite découverte dont les industriels s'emparent et qu'ils transforment en vive monnaie, on dirait aussitôt que tout s'arrange et que tous les angoissants problèmes de la métaphysique sont anéantis, et que le temps ne coule plus avec une terrifiante rapidité, et que la grande incertitude est calmée, et que le monde n'est plus une paradoxale société de condamnés à mort. En fin de compte, on peut se demander si l'idée du progrès n'est pas une déchéance de l'humanité ; alors, n'approuve-t-on pas cette impertinence de

Baudelaire qui écrit à Janin : ' J'estime ma mauvaise humeur plus distinguée que votre béatitude ' ? . . .

Le pessimisme que nous constatons chez Baudelaire caractérise la littérature du second empire. Il domine encore, en dépit de tels sociologues un peu niais, le rêve actuel.

Les contemporains de Baudelaire avaient vu trop de révolutions, les unes après les autres, bouleverser tout et ne rien produire : après '89 et '93, la révolution de 1830 et la révolution de '48. On avait vu toutes les sortes de gouvernement agir et ne rien constituer de durable : après la république, l'empire, la royauté constitutionnelle avec de vains essais d'absolutisme, encore la république, et l'empire encore—tout cela qui ne créait pas une forte organisation de la vie. On avait vu les idéologies étrangères ajouter leurs tentatives à la vieille philosophie française et ne rien donner que de contradictoire. On avait vu la science, on la voyait qui, pour aboutir à quelques résultats partiels et de qualité pratique, était obligée d'écarter tout le mystère authentique, le seul valable et, sous le nom d'inconnaissable, de l'éconduire. Ainsi, tout s'en allait, en pure perte. Cette crise de la pensée française aboutit à un scepticisme qui tourna, chez les uns, à la plaisanterie, chez les autres au désespoir de l'Ecclésiaste.

Cette page de Baudelaire est significative : ' Le monde va finir. La seule raison pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel?... Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher pâture, un fusil à la main. Non ; car ces aventures supposeraient encore une certaine énergie vitale, écho des premiers âges !...'

Le monde va finir, annonce Baudelaire ; il finira par où il a cru vivre : le mécanisme atrophiera de plus en plus ' toute la partie spirituelle ' de notre nature... ' Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie !... ' C'est par l'avitissement des cœurs que se manifesterà la ruine universelle ou, si l'on veut, le progrès—car les deux choses sont identiques ; et le phénomène que les gens appellent progrès, Baudelaire le signale comme la catastrophe imminente, voilà tout.

Telle est, résumée, la pathétique et la prophétique lamentation de ce poète qui éprouva toute l'angoisse de son temps. Je ne sais si, depuis les prophètes d'Israël, on avait proclamé plus terriblement les suprêmes tribulations de l'esprit.

Le monde va finir !... Et—restons dans le domaine de la lit-

térature et des arts—voilà, par Charles Baudelaire, annoncée ou, plutôt, constatée la décadence.

Or, aux environs de 1885, un certain nombre de poètes—dont le groupe a, d'ailleurs, quelque chose de hasardeux—reçurent de leurs adversaires le sobriquet de 'décadents.' On voulut marquer ainsi le mépris qu'on avait pour eux. Et, ce mépris, plusieurs le méritaient. Il y eut, parmi les décadents, certains imbéciles, fort prétentieux—et quelques poètes charmants ou admirables. Ces véritables poètes que le dédain public confondit avec ces farceurs, ces poètes dont l'œuvre dure ou bien sera découverte par l'équitable avenir—si l'avenir est équitable et s'il y a un quelconque avenir pour la littérature—ceux-là ont accepté le sobriquet; et ils ne refusèrent pas d'être les décadents, d'être, à leur sentiment, les derniers d'une espèce bien raffinée. Ils sont la postérité directe de ce Charles Baudelaire qui, le premier chez nous, formula et mit en pratique avec génie, devant l'invasion des barbares, l'esthétique de la décadence.

Si l'individualisme est la vérité, si l'individu seul existe, n'allons pas convoquer les foules à communier avec nous. Et alors, la littérature n'essayera plus d'étendre les limites de sa clientèle. Orgueilleuse, elle se confinera dans l'aristocratie intellectuelle des cénacles. Esotérique, elle ne fera nul effort pour être accessible aux multitudes.

Si le pessimisme est la vérité, si le progrès est une duperie et si le simple avenir même est douteux—bref, si le monde va finir—la littérature n'a plus qu'à être le jeu tardif et malin d'une race condamnée, le divertissement des derniers jours, le bouton de cristal des mandarins ultimes et qui vont mourir... Ou bien, en d'autres termes, il n'y a plus qu'à être des dandys!...

Ainsi, le dandysme est fondé en doctrine sur l'individualisme des philosophes et sur le pessimisme qui, venu de loin, venu de la Révolution, fortifié par les révolutions ultérieures, s'épanouit sous le second empire.

Il n'y a plus qu'à être des dandys!... De la multitude taillable et corvéable, Baudelaire excepte pour les honorer trois sortes d'hommes: ce sont les prêtres, les guerriers et les poètes, ces trois sortes d'hommes étant également détachés de toute utilité vaine; prêtres, guerriers et poètes, qui se consacrent à un bel et stérile idéal; prêtres, guerriers et poètes, qui sont trois manières de dandys.

Encore le prêtre se propose-t-il de régler la conduite et la pensée des multitudes. Le guerrier, d'accord avec les gouvernements, travaille pour le bien de la cité... Le dandysme par excellence est l'art; le véritable dandy sera un artiste; et les deux mots sont, bien souvent, synonymes.

Notons la nouveauté de cette idée de l'art—et, précisément, de la littérature—que notre XIX^e siècle a réalisée. Au siècle précédent, la littérature était soucieuse avant tout de répandre des doctrines philosophiques et politiques, qui devaient modifier l'état social des collectivités humaines. Les écrivains d'alors se montrèrent moins curieux de la beauté que de l'activité politique. L'idée d'une littérature qui se suffit à elle-même, qui fût absolument détachée du gouvernement des masses et qui se glorifiât de sa parfaite inutilité, cette idée-là n'est point la leur. Elle est plutôt celle du XVII^e siècle; et, en effet, Racine, Molière, Corneille, La Fontaine ont maintes fois annoncé qu'à leur avis l'objet de l'art était de plaire: la littérature est, pour eux, un divertissement.

Mais, au XIX^e siècle, c'est bien autre chose que nous avons vu. Un Jean Racine compose ses tragédies; et, par ailleurs, sa vie n'en est pas modifiée. Il a, pour ses tragédies, son esthétique; et, pour sa vie, il a sa morale, sa religion. Son esthétique, d'une part; sa morale et sa religion, d'autre part. Son esthétique gouverne son art; elle n'a rien à faire avec l'arrangement de sa vie quotidienne. C'est au XIX^e siècle que nous avons vu l'esthétique entrer dans la vie quotidienne, dans l'âme et dans le cœur d'un artiste; et, si je ne me trompe, c'est en Chateaubriand que nous voyons, pour la première fois, un artiste—et quel artiste prodigieux!—concevoir sa vie et l'organiser comme une œuvre d'art. C'est une redoutable initiative qu'il a prise là: elle a transformé, elle a enrichi—sans doute, excessivement—et elle a comme exaspéré d'orgueil la notion de l'art, simple jusqu'alors.

Baudelaire est bien, à cet égard, l'héritier de Chateaubriand, comme le sont, d'ailleurs, tous les écrivains français du XIX^e siècle et, quant à présent, du XX^e. Mais Baudelaire, là-dessus, renchérit encore. L'art, pour lui, n'est plus seulement la règle et le gouvernement de la vie: il est plutôt un refuge contre la vie. La quotidienne vie est une si laide, si absurde et désespérante chose, que le dandy s'écarte d'elle et se réfugie, corps et âme, esprit et cœur, dans le suprême dandysme de la littérature.

Conséquemment, cette littérature ne cherchera point à imiter la vie; elle ne sera pas réaliste; elle ne sera pas naturelle. Au contraire, et avec une volonté rigoureuse, elle s'imposera le devoir d'être parfaitement artificielle. L'art est, ainsi, le contraire de la nature; et la vie de l'artiste, un paradoxe.

Baudelaire s'est efforcé de réaliser, dans son œuvre et dans sa personne, un perpétuel et un savant paradoxe. Il y a réussi de telle sorte que ses contemporains l'ont pris pour un mystificateur. Il affectait d'énoncer les opinions les plus nettement opposées à la doctrine habituelle; il tâchait de déplaire et d'irriter: il y parvint. Et l'on éconduisit ce 'farceur,' sans être touché aucunement

du pessimisme sincère et du philosophique désespoir que sa façon d'écrire et d'être signalait ou dissimulait.

Il y a quelque chose de tragique et de forcené dans la peur et dans l'horreur qu'il éprouve à l'égard de la nature. Tout ce qui est 'naturel' le dégoûte. Il écrit : 'Le commerce est naturel, donc il est infâme.' Il déteste la littérature naturelle : 'Voyez George Sand. Elle est surtout, et plus que toute autre chose, une grosse bête...' Des femmes, et de toutes les femmes, il écrit : 'La femme est le contraire du dandy. Donc, elle doit faire horreur. La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable !' Ce n'est pas gentil ; je le lui reproche.

Mais il a rigoureusement tiré, en logicien résolu, toutes les conséquences de ses prémisses. Cette malédiction des femmes n'est pas un badinage ; et, en fait, la vie de Baudelaire nous apparaît comme toute dépourvue d'amour. Elle n'a point eu cette douceur consolante, cette grâce : elle se déroule comme un désert morne et maudit. Nous n'appellerons pas amour, au sens un peu joli et tendre qu'a ce mot, la liaison si longue, charnelle et horrible qui lui associa cette demi-négrresse, Jeanne Duval. Il réduisit l'amour à une sorte de sensualité farouche et dont il compliquait assidûment le détail, mais avec le soin minutieux de n'y mêler nul idéal. Tous les sentiments naturels, qui sont comme la fleur spontanée des âmes, il les arrachait de son âme ; ainsi, un trop délicat jardinier, fabricant d'orchidées précieuses et de monstrueux chrysanthèmes, saccagerait et jetterait avec mépris les roses trémières, les simples violettes et enfin toutes les fleurs modestes et charmantes qui sont le doux et vrai parfum de la nature.

Que lui reste-t-il ? que reste-t-il à ce nihiliste furieux qui a tout dévasté autour de lui ? que lui reste-t-il pour avoir un prétexte à durer ?—La littérature !...

Quand il était à Bruxelles, malade, pauvre, plus découragé que personne, plus abandonné, prêt à mourir, il écrivait à un homme d'affaires qui lui avait adressé un peu d'argent afin qu'il pût achever un livre : 'J'ai honte de me servir de votre billet ; mais la littérature doit passer avant tout, avant mon plaisir, avant ma mère !...'

Comme il n'a point gardé autre chose que la littérature, il l'entoure d'un soin jaloux ; il lui accorde un culte presque mystique. Et il écrit : 'Toute forme créée, même par l'homme, est immortelle. Car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme.'

Les molécules, la matière, la réalité—enfin, la nature : tout cela est périssable, tout cela est la mort et a déjà l'odeur de la corruption terminale. Tout cela est de l'essence de mort, oui, parce que tout cela est *naturel*. Et seul échappé à la destruction

promise l'artificiel qui est, pour ainsi dire, de l'art au second degré : l'art de l'art, en quelque sorte, l'artificiel étant à l'art ce que l'art est à la réalité. Si l'art nous écarte de la nature et nous met à l'abri de ses envahissements mortuaires, l'artificiel sait nous enfermer dans une deuxième citadelle, fortifiée, placée au centre de l'art et garantie par lui comme par des circonvallations habiles ; solide, en outre, de ses épaisses et hautes murailles.

L'artiste qui s'est enfermé là est le prisonnier de sa volonté fière. Si l'on se moque de lui ou si l'on déteste son orgueil, on peut aussi admirer ce terrible, sauvage et subtil reclus.

Afin de mieux et plus sûrement réaliser l'artificiel qu'il avait conçu comme le dernier chef d'œuvre de l'art, on sait les stratagèmes auxquels recourut Baudelaire, et qu'il utilisa, du moins il le prétend, ces stupéfiants et ces poisons, l'opium et le haschisch. Alors, toutes choses étant bouleversées, la vision changée, les perspectives tout autres, les couleurs toutes neuves et imprévues, les idées plus ardentes, les sensations décuplées, alors, il se réjouissait de ses paradis artificiels. La morbide rêverie lui voilait la réalité, la nature. Il se tue à ces extravagantes volontés ; et nous lui prêterons cette parole néronienne : *Qualis artifex pereo*, 'Quel artiste je suis, pour mourir !...'

A quarante ans, Baudelaire avait publié presque toute son œuvre. Il lui restait encore six années à vivre. Elles furent effroyables. Premièrement, la pauvreté le tourmenta ; elle était son châtement, logique et injuste. Mme Aupick, un jour, écrivant à quelque ami de son fils, se désolait et constatait que Charles avait 'adopté un genre bizarre, absurde comme lui et qui lui faisait peu de partisans.' Elle ajoutait : 'Il est vrai qu'il a pour lui son originalité, c'est quelque chose...' Pauvre dame ! Et lui, le fils, plus pauvre encore !... La fierté qui l'avait enclos dans son difficile idéal d'art eut pour récompense la gloire et pour châtement la misère. Il fut accablé par les dettes, il fut torturé par les échéances, humilié de toutes les façons. Et il connut, après avoir publié les *Fleurs du Mal*, le tracassé de l'indigence quotidienne.

Dans l'espoir de gagner un peu d'argent avec divers travaux littéraires et des conférences, il s'établit à Bruxelles. Les Belges lui déplurent affreusement ; et il s'ennuya jusqu'à crier de détresse.

Puis arriva la maladie, deuxième châtement. Je crois qu'elle se manifesta d'abord en 1862. Il écrit, à cette date : 'J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant, j'ai toujours le vertige ; et, aujourd'hui 23 janvier, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité.' Quelques jours plus tard, il écrit encore : 'A Honfleur, le plus tôt possible !' A Honfleur, c'était chez sa

mère... ' A Honfleur, le plus tôt possible, avant de tomber plus bas. Que de pressentiments et de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est grandement temps d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma perpétuelle volupté de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du travail!...'

Son travail, c'est désormais la traduction des *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poe : il l'a commencée, il la continue opiniâtement. C'est aussi la préparation de ses conférences. Et c'est un livre relatif à la Belgique : il n'aura pas le temps de l'achever.

Considérer la minute présente comme la plus importante des minutes—c'est le conseil d'orgueil que donne Emerson. Faire sa volupté de son tourment—il y a là du Nietzscheisme.

Emersonien, Nietzscheen, disciple et prophète de ces grandes idéologies arrogantes, il le devient à l'époque même où, par les rues, on le rencontre, solitaire, triste et mal vêtu de vieux habits râpés. Il a tout l'air d'un vagabond qui déambule au bord du suicide.

De manières et de paroles, quand il veut bien parler, il est plus orgueilleux que jamais. Au fond de lui ou à part lui, les sentiments s'adoucissent, ou bien ils s'amollissent. Ce sont des sentiments naturels, des sentiments vrais, sincères, simples : et il ne les expulse pas de son cœur, désormais. On dirait qu'après tant d'années passées à l'étrange culture de son âme artificielle, maintenant son âme naïve se met à lui plaire. C'est la seconde époque de l'exotisme, le moment où ce voyageur des rêveries extravagantes revient à sa maison natale et y goûte le bizarre amusement de s'y sentir dépaycé.

Le fumeur d'opium et le mangeur de haschish, comme un vieil et bon enfant, songe à sa mère avec une tendresse jolie et franche. Deux années avant de mourir, il écrit : ' Ma mère m'a écrit une lettre charmante et pleine de sagesse. Quelle patience ! Et quelle confiance en moi ! Savez-vous qu'elle a été malade et subitement restaurée ? Par bonheur pour moi, j'ai su les deux nouvelles, la bonne et la mauvaise, à la fois.' Et puis, bientôt après : ' Ah ! mon cher ami, j'ai quelquefois le cerveau plein de noir. Conserverai-je ma mère aussi longtemps que vous avez conservé la vôtre?... Ma mère m'écrit des lettres courtes et où je trouve un ton de tristesse (je n'ose dire d'affaiblissement) qui m'inquiète. Que savez-vous de sa santé ? Car il se pourrait que, par crainte de me tourmenter, elle me cachât quelque chose.'

Quelle douceur délicieuse, dans ces propos alarmés ! Et quelle fraîcheur exquise, après l'atmosphère brûlante et âcre des *Fleurs du Mal* et des *Paradis artificiels*, ces paradis qu'emplit une rage d'enfer ingénieux !...

En même temps, son catholicisme de combat devient une sorte de piété ravissante. Le poète du mal compose des prières ; il

s'adresse à Dieu en ces termes religieux : ' Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette. Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint.'

Il se compose des réglemens de repentir et de sagesse : 'Hygiène, conduite, méthode. Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie. Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs et octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation ; travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces me le permettront ; me fier à Dieu, c'est-à-dire à la justice même, pour la réussite de mes projets ; faire tous les soirs une nouvelle prière, pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi.'

C'est ainsi que Charles Baudelaire, avant de mourir, tâcha de vivre et fit l'effort de s'amender. Cependant, la maladie le ravageait. Crises nerveuses, vertiges, convulsions le mettaient au martyre. Et il n'avait seulement pas la monnaie qu'il faut pour acheter des médicaments.

La paralysie le prit—et l'aphasie : ce génial ami du verbe entra dans le silence, oublia les mots et, dans ce désert de sa tête, se perdit jusqu'à, peu à peu, s'anéantir. L'une des dernières petites phrases qu'il prononça, et qu'on recueillit sur ses bégayantes lèvres, fut : ' La lune est belle ! ' Il l'avait chantée, autrefois :

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse . . .

Près de mourir, il se souvint d'elle, ornement de ses nuits, vase de tristesse et grande taciturne.

Quand les mots ne lui étaient plus intelligibles, il n'y avait plus, pour l'apaiser, pour écarter son cauchemar de moribond, que la musique. Il l'aimait anciennement : il l'aimait avec sa volupté sensuelle et avec son ardeur cérébrale :

La musique parfois me prend comme une mer . . .

Il avait rêvé de la joindre, par le rythme, par le son divers et bien agencé des syllabes, aux significations du vocabulaire. Telle était sa poétique souveraine et alarmante, jadis. Maintenant, la musique toute seule suffisait à charmer le silence de son agonie commençante. La musique sans les mots, mystère d'un art plus secret encore que les autres. Et il exaltait ainsi l'esotérisme pathétique où la maladie, après lui-même, le condamnait.

Il mourut le 1^{er} septembre 1867, à quarante-six ans.

Le récit de ses dernières souffrances et la maladie qui le mena jusqu'à la mort semblent tout pleins de vérités emblématiques. Et l'on dirait que ce héros du paradoxe le plus volontaire, ce négateur altier de la vie et des réalités concrètes, subit les représailles de ce qu'il avait détesté avec arrogance. La vie et les réalités profitèrent de sa faiblesse ; elles se ruèrent sur lui, l'assailirent ; elles eurent enfin terrassé l'ennemi, l'admirable, tragique poignant poète des fleurs mauvaises et des voluptés artificielles.

ANDRÉ BEAUNIER.

THE NEW POLICY OF IMPERIAL AND HOME DEFENCE

FROM the comments which have been made upon the *Notes on Invasion* written by the First Sea Lord of the Admiralty it might be imagined that he had stated the most unorthodox views on the question of home defence.

The more carefully, however, his statements are examined the more apparent it will become that this distinguished officer has merely restated very old truths¹ in a fresh form coinciding with modern conditions and with the new policy of Imperial and Home defence which has been elaborated by the Admiralty and the War Office in close co-operation with each other and with the Foreign and Colonial Departments.

One hundred years ago Lord St. Vincent, as First Lord of the Admiralty, held precisely the same opinions as have been recently expressed by Admiral of the Fleet Sir Arthur Wilson, and as Mr. Balfour, the first Prime Minister to devote himself to the careful study of the defence problem, has explained, there have been great scientific changes since Napoleon planned his invasion of England, which 'all make in favour of defence.' Mr. Balfour, speaking nearly six years ago, mentioned specifically two of these changes which had been greatly to our advantage—the use of steam and the use of wireless telegraphy, and, in consequence of the recent development of the submarine, it is also now possible to include underwater craft among the 'great scientific changes' which 'make in favour of defence.'

¹ Lord St. Vincent always ridiculed the idea of invasion so long as the fleet was adequately maintained. 'Our great reliance,' he wrote, 'is on the vigilance and activity of our cruisers at sea.' When the menace of invasion first became acute in 1801, before the Peace of Amiens, Nelson wrote: 'Our first defence is close to the enemy's ports'—that is, his ports in the Channel—and the Admiralty have taken such precautions, by having such a respectable force under my orders, that I venture to express a well-grounded hope that the enemy would be annihilated before they get ten miles from their own shores.' Again, Pellew said in his place in Parliament in 1804: 'As to the enemy being able in a narrow sea to pass through our blockading and protecting squadron with all the secrecy and dexterity, and by those hidden means that some worthy people expect, I really, from anything I have seen in the course of my professional experience, am not much disposed to concur in it.'